



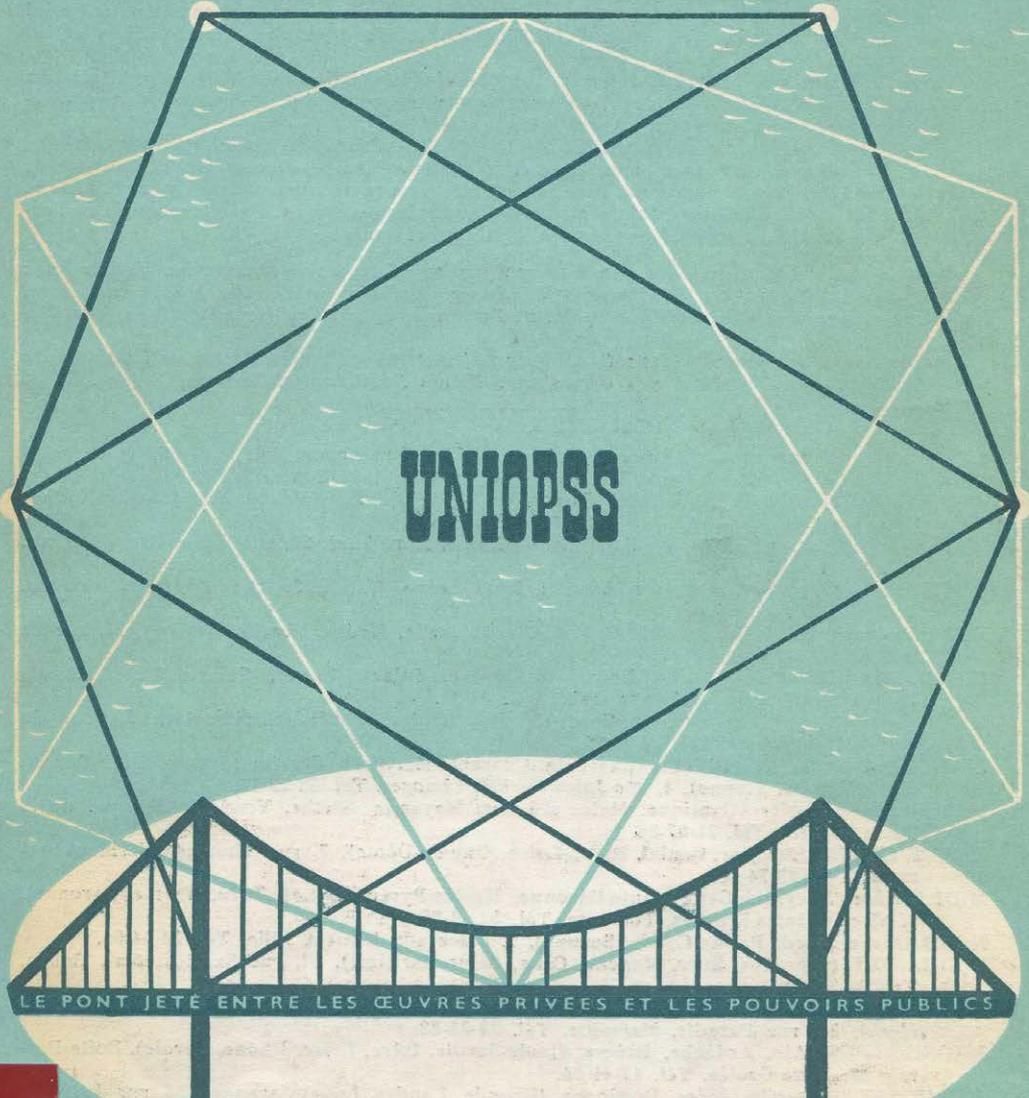
Pour citer cet article :

Marie Bernard (Mère), « Le Foyer Sainte-Marguerite », *Union sociale*, n°116-117, juillet-septembre 1963, p. 67-69.



UNION SOCIALE

Revue d'information et de liaison
des Œuvres et des Organismes Privés Sanitaires et Sociaux



UNIOPSS

LE PONT JETÉ ENTRE LES ŒUVRES PRIVÉES ET LES POUVOIRS PUBLICS

FRA

11, rue d'Alsace, PARIS-VIII*



Téléphone : BALZAC 16-76 (lignes groupées)



C.C.P. PARIS 6217-29

116-117 - Prix : 12 f Juillet-Août-Septembre 1963

avec l'extérieur. Il pourra être reçu chez son parrain et découvrir de cette façon ce qu'est une famille normale. Cela est extrêmement important pour le présent comme pour l'avenir.

Problèmes de l'implantation et de l'importance des villages. A l'origine, nous pensions qu'il était bon que le Village ait une entité bien à lui et que les maisons soient groupées. Nous pensions également qu'il serait souhaitable de posséder en propre de vastes locaux pouvant servir non seulement à l'Administration du village, mais aussi aux loisirs des enfants et à de nombreuses activités collectives propres au Village.

Cette formule est celle — du moins, au départ — du Village d'Enfants de Busigny. A l'usage, nous sommes aperçus que ces dispositions, qui par ailleurs ont des avantages certains, comportaient aussi des inconvénients pouvant entraîner une vie de collectivité trop importante, un repliement sur soi, des difficultés d'ouverture vers l'extérieur, et même le fait que de cette façon les enfants soient « marqués » par leur appartenance au Village.

C'est pourquoi nous nous orientons désormais vers

des formules un peu différentes. Le Village d'Enfants de Cambrai est inclus dans un grand lotissement. Les pavillons du Village d'Enfants demeurant groupés, mais ils font partie intégrante du lotissement : même architecture, même disposition. Tandis qu'à Valenciennes, les maisons sont purement dispersées dans un lotissement de maisons individuelles.

De cette façon, nous pensons pouvoir bénéficier des avantages de la collectivité sans en subir les inconvénients. Les enfants, en particulier, se sentiront beaucoup plus comme les autres.

**

La réalisation et la vie de ces Villages d'Enfants posent donc de multiples problèmes d'ordre psychologiques. Nous sommes actuellement une petite équipe autour du D^r Le Moal qui essayons de les résoudre.

Nous sommes encore dans une période de découvertes et de tâtonnements, mais nous espérons pouvoir progressivement mettre au point pour ces enfants privés de famille des conditions de vie qui permettront leur plein épanouissement et en fin de compte, leur bonheur.

② L'AUTORITÉ - LA LIBERTÉ ET LA RÉINSERTION SOCIALE DES ADOLESCENTS ET DES JEUNES

Témoignages et perspectives

Le Foyer S^{te}-Marguerite

par Mère Marie-Bernard

Directrice

La maison s'appelle officiellement « Œuvre Sainte-Marguerite », mais nous avons opté pour le terme « Foyer » qui correspond mieux à la réalité actuelle.

Il s'agit d'une maison d'enfants et de jeunes à caractère social habilitée à recevoir les mineurs qui lui sont confiées en application des articles 375 à 382 du Code Civil (Assistance Educative).

Située à Paris dans le 16^e arrondissement, elle compte 80 lits :

- d'une part 60 répartis en 4 groupes de 15 selon l'âge :
 - 3 à 6 ans (groupe mixte) ;
 - 7 à 10 ans (filles) ;
 - 11 à 13 ans (filles) ;
 - 14 à 17 ans (filles).
- d'autre part un Foyer de semi-liberté de 20 jeunes travailleuses de 17 à 21 ans.



Son régime de vie est fondé sur la conviction que, en face des besoins des enfants et des jeunes sur tous les plans, il est impossible à une maison de ce genre de se suffire à soi-même et de vivre en économie fermée.

L'enfant a besoin de se construire. Il le fait normale-

ment en famille où il élabore ses attitudes sociales et ses options profondes en fonction de sa mère, son père, ses frères et sœurs, puis de ses maîtres et de ses camarades d'école, puis de son quartier, de son milieu de travail, de la rue, de l'ambiance générale, en somme d'un milieu qui, parti de la cellule familiale va sans cesse en s'élargissant.

Il a besoin par ailleurs de se situer, de savoir d'où il vient et quelle est son identité.

Or nos enfants sont privés de leur famille. Comment la remplacer ?

Essayer d'imiter la famille et d'en donner l'illusion à l'enfant nous paraît une vaine entreprise surtout lorsqu'il garde — comme c'est le cas — un souvenir très vivant de la sienne.

Nous pensons que notre rôle est de lui apporter, sous une autre forme, les éléments essentiels à sa « construction » qu'il aurait trouvé naturellement dans une vie normale en famille.

On est loin encore d'en avoir fait l'analyse complète et surtout d'avoir trouvé comment les restituer à l'enfant à travers une vie collective. Il s'agit donc d'une expérience faite en tâtonnant à partir de ces notions fondamentales et modifiée sans cesse au fur et à mesure de la prise de conscience des besoins qui s'expriment tant par les anciennes que par les enfants qui sont présents ou qui arrivent.



L'objectif est de faire œuvre vraie, fondée sur le réel et qui tienne à la sortie. Dans ce but nous avons pensé

qu'il fallait la faire avec la famille et avec le milieu extérieur.

1° AVEC LES FAMILLES

C'est plus qu'un contact gardé, c'est le maintien de la famille « dans le circuit » autant qu'il est possible de le faire.

Cette attitude suppose qu'il existe au départ des liens réels entre elle et l'enfant. C'est une condition d'admission. (S'il faut envisager une rupture complète, nous pensons qu'un placement familial est indiqué.) Cette condition présuppose un recrutement uniquement parisien.

Que sont les familles ? Déficiences, dangereuses, désunies, incomplètes, inexistantes même parfois lorsqu'il y a eu abandon de fait en cours de séjour de l'enfant.

Les parents ? Débiles ou malades mentaux, alcooliques (prostituées ou repris de justice parfois), mais sous ces étiquettes sévères, toujours accessibles par certains côtés ; dépassés par la situation plutôt que « mauvais », quelques mères seules, célibataires ou divorcées.

Nous les connaissons d'abord par l'enquête sociale complétée dans les meilleurs cas par le compte rendu de l'examen psychologique et psychiatrique, puis nous les voyons venir, d'abord opposants — car nous sommes de ceux qui leur « prennent leur enfant » — puis peu à peu rassurés, réhabilités à leurs yeux au fur et à mesure que nous leur permettons de jouer leur rôle parental. Telle mère débile alcoolique qui nourrissait d'œufs durs et de vin rouge sa fille à l'âge de 6 mois, nous signale avec véhémence qu'elle a besoin de soins dentaires, qu'elle, la mère s'en est aperçue. Il s'agit de lui laisser cette revanche... Tel père très dévalorisé se rattrape en exigeant de sa fille un travail scolaire impeccable, contrôle ses notes, va voir ses professeurs, fait étalage d'autorité. Il s'agit pour nous d'entrer dans le jeu.

Et les enfants ? Les plus petits n'y voient rien. Ils ont besoin de mère, besoin de père. Ils se jettent sur eux, les réclament, les aiment et se fondent sur eux en toute sécurité. Un seul problème : celui de l'absence, de la visite annoncée qui ne vient pas, des parloirs et des sorties qui se raréfient, qui disparaissent. Tel père, malgré des conditions de vie misérables, venait tous les dimanches chercher ses deux petites filles. Il a été arrêté, détenu à Fresnes. 15 jours après il était remplacé auprès de la mère qui ne vient pas plus que ce second « papa ». Il va falloir envisager une autre solution.

En grandissant, les enfants prennent peu à peu conscience des déficiences de leurs parents, au regard notamment des notions morales et sociales qui se précisent en cours d'éducation. Mais nous pensons qu'une première « manche » est gagnée s'ils ont atteint ainsi 6 ou 7 ans. Ils continuent d'autre part à garder de bons contacts sans danger avec leur famille si nous avons su l'intégrer à son niveau dans notre action éducative : rien n'empêche l'enfant de 8 ou 10 ans de s'identifier à son éducatrice s'il la sent en accord avec sa mère. Il est écartelé au contraire s'il sent un blâme ou un mépris d'une part, une méfiance et une rancœur de l'autre. A nous de donner cette impression d'entente et de mener auprès des parents une action éducative parallèle qui se révèle souvent possible s'ils sentent « qu'on aime bien leurs enfants ».

Vers l'adolescence, une à une, nos filles viennent demander des comptes : elles veulent savoir exactement ce qu'il en est, pourquoi elles sont là. Nous leur disons la vérité en y mettant du temps et des formes.

Elles de prendre position personnellement. Elles sont d'ailleurs sans illusion, ayant pu réfléchir sur ce qu'elles voient. La tâche délicate est de maintenir fermement les principes sans juger personne et en laissant intacte l'affection.

Si une opposition violente se fait jour à ce moment-là, elle est d'ailleurs assez dans la ligne d'une évolution psychologique normale qui fait de cet âge une ère de conflits.

C'est un travail de longue haleine dont l'issue demeure longtemps incertaine mais nous pensons éviter ainsi, entre autres choses, les rêveries qui embellissent la famille lointaine, rejettent sur son absence toutes les difficultés et réservent de cruelles désillusions ou de graves dangers de reprise de contacts non préparés.

Lorsque la famille disparaît en cours de séjour ou se détériore au point de devenir inacceptable, nous avons recours au parrainage. Il ne s'agit pas de procurer aux enfants des gâteries plus ou moins sentimentales, mais des familles vraies qui en assurent la prise en charge affective et par conséquent constructive.

Le triage de ces familles se fait sur un plan de valeur psychologique et éducative plus que sur un plan social, le danger du niveau de vie élevé s'étant révélé assez secondaire dans certains cas.

Tous les essais ne réussissent pas. Telle marraine qui s'attendait à une reconnaissance émerveillée se fait voler par sa « protégée » et la chasse avec fracas. Telle famille se lasse devant la lenteur d'esprit de la sienne et les liens se distendent, la laissant sur sa faim. Telle autre se retire et c'est pour l'enfant le drame d'un second abandon.

Mais dans l'ensemble, les cas évoluent bien. Une petite fille abandonnée au dernier degré a été sauvée littéralement par un parrainage. Plusieurs ont évolué vers le placement familial ou une véritable entrée dans la famille par mariage.



Pratiquement les visites de ces divers parents se font très librement, sans horaire fixe pourvu qu'ils respectent le temps de travail scolaire. Certaines mères et certains pères viennent même les premiers soirs endormir leurs plus petits. Les parents sont invités plus tard aux repas de Communion Solennelle, voire de fiançailles ou de mariage des aînés.

Quant aux sorties, elles se font dans toute la mesure du possible et de la prudence, non sans risque (il est arrivé qu'une petite fille ne rentre pas et ne soit retrouvée que quelques semaines plus tard chez une grand-mère) que telle adolescente trouve ses parents ivres-morts, telle autre son père assassiné... Nous pensons cependant au total que le bénéfice l'emporte sur ces chocs exceptionnels.

Le but essentiel est d'éviter l'infantilisme qu'on a si souvent constaté après de longs séjours en internat et qui reste la porte ouverte à toutes les catastrophes ou au refus de vivre.

C'est dans cet esprit d'éducation dans le réel que nous avons envisagé la mixité du groupe des petits. Les garçons reviennent ensuite ainsi que les frères passer des vacances. Plus tard ce sont les fiancés et les jeunes

ménages. La maison est d'ailleurs largement ouverte et les enfants ont l'habitude de voir du monde.

2° AVEC L'EXTERIEUR

Il ne s'agit pas d'une simple ouverture sur le dehors mais d'une organisation qui repose autant sur son apport que sur celui de la maison.

Les petits de 3 à 6 ans ont un jardin d'enfants à l'intérieur mais des externes se joignent à eux ainsi que des demi-pensionnaires qui les suivent également en colonies de vacances.

Les enfants d'âge scolaire vont en classe au-dehors dans des écoles très diverses suivant leurs aptitudes :

- 3 écoles communales dont une avec classe de perfectionnement ;
- 2 écoles paroissiales ;
- 1 cours secondaire ;
- 4 centres techniques ;
- 1 année préparatoire à l'école d'infirmières ;
- 1 école d'assistantes sociales ;
- 1 faculté.

13 écoles en tout pour 45.

Cette formule permet de donner à chacune toutes les chances d'atteindre son plafond dans la branche choisie mais en outre multiplie les contacts extérieurs et les échanges en groupe.

Pour bon nombre cependant, la situation n'est pas facile : le niveau scolaire est bas, le vocabulaire pauvre, l'éducation première inexistante. On risque de le souligner : « Encore une de la pension » (comme on dit). Ou bien ce sont au contraire des gâteries excessives : le billet gratuit pour la Tour Eiffel ou les Bateaux Mouches qui revient toujours à une des nôtres, les petits cadeaux à ces « pauvres petits »... et les bruits qui courent sur leurs parents, la fiche à remplir où il faut donner leur adresse et leur profession, le devoir de morale où il faut commenter une tirade sur l'amour maternel... « Table toujours servie au paternel foyer... », etc...

Autant de chocs !

Mais à côté de réelles amitiés avec des filles du quartier, des invitations dans leurs familles, quelques places de premières, des notes imbattables et des succès aux examens et pour certaines un véritable essor de l'intelligence et du goût.

L'Instruction religieuse est donnée de la même manière : catéchismes, cercles d'études de la paroisse, avec laquelle les rapports sont constants.

Les mouvements de jeunes : Jeannettes, Guides ; les groupements confessionnels ou culturels : chorale et autres sont choisis dans diverses paroisses afin d'éviter des regroupements massifs et de permettre des démarches personnelles, qu'il s'agisse de participation à une réunion ou à une action exceptionnelle ou d'engagements de longue durée.

Les loisirs sont conçus de la même façon. Pas de cinéma à la maison ni de télévision ; on va voir ce qu'il y a d'intéressant au-dehors avec tout le monde, soit avec l'école : théâtre, cinéma, visites de musées, d'expositions, soit avec les éducatrices : mêmes loisirs culturels avec en plus, les sorties en campagne, les sports et les camps de vacances (distincts de la colonie qui se fait dans un petit port de pêche en Bretagne).

A la maison restent les livres et les disques très largement admis dans des genres divers, bases de l'éducation du choix.

Il est évident que les allées et venues multiplient les risques. Aucun contrôle — et ils sont vigilants — ne pourrait entièrement y parer. Certains abus se glissent : des retards s'allongent et se répètent, il faut intervenir, vérifier, sanctionner, faire réfléchir : c'est notre travail quotidien.

Il doit permettre à chacune d'accéder à l'autonomie.

Au Foyer c'est le monde du travail qui s'ouvre et l'apprentissage de ses lois ; les orientations sont diverses et le brassage continue.

C'est vraiment la rencontre personnelle avec le réel de la vie, le moment où il faut mettre au point une attitude saine et forte vis-à-vis notamment de l'argent, du travail, des loisirs et des garçons.

Nous avons pratiquement le régime de semi-liberté.

Les jeunes donnent :

- 45 % de leur salaire quel qu'il soit comme pension ;
- 10 % sont placés à la Caisse d'Epargne ;
- 15 % leur restent comme argent de poche ;
- 30 % pour leur vestiaire.

Il s'agit de leur apprendre à équilibrer leur budget, à faire leurs achats, à entretenir leurs vêtements, etc... après leur avoir trouvé un travail selon leurs aptitudes dans une ambiance propice (ou le moins délétère possible).

Le choix des loisirs devient de plus en plus personnel bien qu'il soit orienté dans la mesure du possible. Les jeunes cherchent à s'affilier à des clubs culturels mixtes pour la plupart. Mais il faut lutter constamment contre le mirage de la sortie du soir qui est hautement revendiquée et qui apparaît comme le signe même de l'autonomie.

Il est inutile d'ajouter que l'apprentissage de la liberté est difficile à faire à Paris où la rue, le métro, le bureau ou l'atelier, la piscine ou la salle de cinéma tendent des pièges que certaines ne savent pas éviter.

Moins que jamais, il ne saurait être question d'interdire, de supprimer, d'enfermer. Il faut être à l'écoute, sentir quand une situation commence à se dégrader et surtout faire naître et renaître sans cesse la confiance qui permet la mise au point au jour le jour des attitudes à prendre et des refus à prononcer. La plupart des crises graves de « cafard » qui se sont traduites par des « sottises » auraient sans doute été conjurées si nous avions été plus disponibles.

Beaucoup nous quittent pour se marier, d'autres s'installent dans une chambre à leur majorité et s'y trouvent très seules après la vie du Foyer. Certaines retournent dans leur famille, la situation s'étant suffisamment améliorée pour qu'elles leur soient rendues.

Quelques-unes — très peu — n'arrivent pas jusqu'au bout et doivent partir en internat, ou même en maison maternelle.

Nous gardons contact avec presque toutes et le bilan général reste nettement positif.



Il est évident qu'un tel régime de maison est exigeant pour le personnel laïque et religieux qui s'adonne à ce travail, mais on s'y attache parce qu'il est dans la vie et toujours prêt à la suivre et il nous est arrivé plusieurs fois d'entendre avec joie cette réponse à une demande d'admission que nous ne pouvions pas accepter faute de place : « Dommage ! On aurait tant voulu lui éviter l'internat ».